

Prendre le chemin...de Flourens à Saint-Jacques-de-Compostelle

Depuis plus de 10 siècles, des pèlerins partent de toute l'Europe pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle et vénérer saint Jacques le 25 juillet.

L'existence de saint Jacques est attestée par l'Évangile. Fils de Zébédé et Salomé, frère de Jean, comme lui pêcheur sur le lac de Tibériade, il devient aussi, comme lui, disciple de Jésus. Il part évangéliser la péninsule ibérique où il rencontre un succès mitigé ; de retour en Palestine, il sera le premier martyr exécuté par Hérode Agrippa. Voilà pour l'histoire.

La légende autour de saint Jacques commence dès sa mort. Après son martyre, son corps est placé dans une barque qui, miraculeusement guidée par un ange, navigue jusqu'à Ira Flavia, aujourd'hui Padron, sur les côtes occidentales de la Galice. Le corps est enseveli et oublié pendant plusieurs siècles.

Vers 840, un ermite nommé Pelayo est intrigué une nuit par la présence insolite d'une étoile, étoile qui indiquerait la présence du tombeau du saint. L'évêque Théodomir vient sur place, examine la tombe et la reconnaît comme étant la sépulture de saint Jacques. Il fait édifier une basilique et annonce la nouvelle au Monde Chrétien, qui se précipite en nombre pour le vénérer : le pèlerinage était né.

A cette époque, l'Espagne vit depuis plus d'un siècle sous la domination arabe, et un mouvement de reconquête chrétienne est engagé pour chasser l'envahisseur. Saint Jacques sera l'artisan stimulateur de la « Reconquista » et sera nommé le Matamore, celui qui tue le Maure. Par les miracles qui lui sont attribués, il permettra à l'Espagne catholique de retrouver ses terres du Nord et de parvenir à l'unification de la péninsule, avec Isabelle la Catholique et Ferdinand d'Aragon.

Le pèlerinage est une pratique religieuse universelle qui, déjà à l'époque des païens, tenait une grande place dans la vie de tous les jours. Dès le début de notre ère, les chrétiens se rendent sur les lieux où vécut le Christ vénérer les saintes reliques et pratiquer le culte des martyrs. Le pèlerinage au sens actuel du terme est né dès qu'on a commencé à aller à Jérusalem ou à Rome.

La chrétienté du Moyen Âge, période de grande foi, vouait un grand culte aux saints, modèles de la perfection et intercesseurs auprès de Dieu. On a donc beaucoup pérégriné à cette époque, là où se trouvaient des « corps saints », pour toucher les reliquaires et s'approprier les vertus salvatrices et thaumaturgiques du saint exposé.

Quelles étaient les motivations du pèlerin au Moyen âge?

Le pèlerin se mettait en route pour diverses raisons, qui parfois se mêlent :

- pèlerinage de pure dévotion avec le renoncement provisoire aux biens de ce monde, sur le modèle de Jésus, des apôtres et des saints,
- pèlerinage de requête ou de demande : une guérison, avoir un enfant, obtenir un bien matériel,
- pèlerinage d'action de grâce, pour remercier lorsque la requête a été exhaussée,
- pèlerinage d'expiation d'une faute ou d'un crime : la peine de substitution existait à cette époque,
- pèlerinage par procuration : on était payé pour accomplir le pèlerinage pour un croyant qui ne pouvait pas le faire,
- et aussi : simple goût du voyage...

Le pèlerin abandonnait provisoirement sa structure sociale d'appartenance . Il revêtait alors un costume spécifique et fonctionnel complété d'un chapeau sur lequel il fixait la fameuse coquille ; il prenait aussi un long bâton ou bourdon, pour écarter les dangers, une besace où il rangeait nourriture et minimum d'effets personnels et une gourde pour boire.

Quelles sont les motivations aujourd'hui ?

On retrouve des motivations analogues quoique d'inégales importances : le pèlerinage pénitentiel existe mais reste rare, ceux qui partent par pure foi sont un peu moins nombreux que ceux qui expriment le goût d'un voyage différent. Cependant, beaucoup disent partir pour vivre une période de réflexion personnelle et pour exprimer un besoin de ressourcement.

Quelles que soient les motivations, et toutes sont respectées, la coutume veut que : « *On part, parfois, randonneur mais on revient, très souvent, pèlerin* ». Ceux qui ont fait le pèlerinage disent aussi qu'ils sont revenus différents, même si quelques-uns avouent qu'ils reviennent sans certitude.

Dès le IXème siècle, le pèlerinage de Compostelle se distingue des pèlerinages prestigieux à Rome, où

sont vénérés saint Pierre et saint Paul, et à Jérusalem où est rejoint l'apôtre Jacques et sa relation à l'histoire du début du christianisme.

Le pèlerinage à Compostelle fut et reste une grande épopée européenne : pour retrouver une Espagne libre et chrétienne, sont intervenus des rois, des papes, des ordres monastiques ou militaires, tels les Bénédictins de Cluny, les Templiers et les Hospitaliers, des émigrants venus prêter main forte et la foule de pèlerins.

En 1987, les Chemins de saint Jacques ont été proclamés « Itinéraire Culturel Européen ». Le Camino Francès en Espagne et de nombreux bâtiments tout le long des chemins sont inscrits au Patrimoine Mondial de l'Humanité.

On a avancé un nombre très important de pèlerins qui seraient allés à Compostelle entre le Xème et le XVIème siècle : un chiffre de 500 000 par an n'est pas vérifiable et est sans doute exagéré. On peut seulement affirmer qu'ils étaient nombreux vu le nombre et l'importance des bâtiments destinés à les accueillir édifiés à cette époque. Le pèlerinage perd de son importance à partir du XVIème siècle, période de la montée de la pensée critique et des philosophes humanistes, Erasme, Rabelais. Il est vu comme une pratique suspecte, une invite à la dissipation, une échappatoire aux contraintes sociales et familiales, un encouragement à la paresse et au vagabondage.

Quelques adeptes subsistent jusqu'à la seconde moitié du XXème siècle : 40 pèlerins sont arrivés à Compostelle en 1867. Jusqu'à l'aube des années 1980, quelques intellectuels aventuriers ou chercheurs, et vrais pèlerins, se rendent à Compostelle. Ils rendent compte de leur voyage et témoignent de façon passionnée de ce qu'ils ont vécu.

En 1982, puis en 1989, Jean Paul II se rend à Compostelle, suscitant un engouement tous les ans plus fort pour ce pèlerinage. On a dénombré 600 pèlerins en 1985 et 100 000 en 2006... Le nombre de pèlerins étant multiplié par 2 lors des années jacquaires, en 1999 et 2004.

Les chemins vers Compostelle sont décrits dans l'ouvrage de référence, le Liber Sancti Jacobi, ouvrage en 5 parties du XIIème siècle, aujourd'hui conservé en la Cathédrale de Santiago.

Aimery Picault, moine poitevin qui fit le pèlerinage à Compostelle à cette époque, écrit déjà dans le guide du pèlerin de Compostelle, l'équivalent du guide du routard actuel :

« Il y a 4 routes qui, menant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente-la-Reina. L'une d'elles passe par Saint-Gilles, Montpellier, Toulouse et le col du Somport : c'est la Via tolosana. Une autre voie vient du Puy-en-Velay : c'est la Via podiensis qui, passant par Conques et Moissac, arrive en Espagne par Saint-Jean-Pied-de-Port et le col de Roncevaux. Deux autres voies plus à l'ouest se joignent à Ostabat, venant de Tours, la Via turonensis, ou de Vezelay, la via Lemovicensis. »

Il existe de nombreuses autres voies et les chemins vers Compostelle constituent en France un véritable réseau, d'autant que tous les pèlerins de l'Europe du Nord et du Centre la traversent pour se rendre en Galice.

En Espagne, toutes les voies se rejoignent à Puente-la-Reina, en Navarre. Là, le chemin devient unique et prend le nom de « Camino Francès », nom donné dès le Moyen âge à cette route qui recevait un flux important de pèlerins arrivant de France et de toute l'Europe.

D'autres voies mènent à Compostelle : un « Camino del Norte », qui longe la côte atlantique, et de nombreuses autres voies venant des grandes villes et du Portugal.

A partir des années 1980, les chemins actuellement labellisés « saint Jacques » ont été réhabilités; ils suivent au plus près les chemins empruntés au Moyen âge et relient les grands centres historiques de pèlerinage. En France, les premières voies reconnues ont été décrites à partir des chemins de grande randonnée existants : le GR 65 pour la voie du Puy, le GR 653 pour la voie d'Arles, une partie du GR 78 pour le Piémont pyrénéen. C'est la Fédération française de la randonnée pédestre, la FFRP, qui labellise et entretient les chemins et a autorité en la matière. Ce qui explique quelques détours :

- le passage par des sommets et des cols, au lieu de cheminer dans la plaine où passe aujourd'hui une autoroute, ou la traversée de quelques villes pour des raisons purement commerciales,
- et oublis : telle la voie directe de Saint-Guilhem à Toulouse passant par Castres, et la liaison allant de Conques à Toulouse, également oubliée lors de la première reconnaissance, et qui fait l'objet d'un long travail de remise en état.